

**Gustav Landauer**

# **L'Antipolitique**

**Textes choisis, volume 3.2**

**Publiés par Siegbert Wolf**

# LANDAUER CONTRE GROSS

## Un petit mot pour les femmes.

*“Der Sozialist”, 01. 05. 1909.*

Jacobsen<sup>1</sup> fit dire une fois à l’un de ses personnages de femmes :

« N’avez-vous pas remarqué que nous, les femmes, nous sommes infiniment moins rêveuses que vous, les hommes. Nous ne pouvons pas anticiper en imagination sur le plaisir ou tenir notre douleur à distance avec une consolation fantasmagorique. *Ce qui est, est.* Imagination ! – C’est pour le moins assez pitoyable. – Oui, quand on est devenu plus âgée, comme moi, on se contente de temps en temps de la pauvre farce de la rêverie. Mais c’est ce que l’on ne devrait jamais faire, jamais ! ».

La femme qui parle ici utilise cette philosophie pratique en vue d’une petite séduction charmante destinée au jeune homme qui est assis près d’elle. Mais c’est déjà quelque chose ; car on a autant besoin de l’effectivité du jeu amoureux, même si ce dernier n’apporte qu’un sentiment de bien-être, que de l’aspiration profonde au bonheur.

Mais ne devrions-nous pas, ne devriez-vous pas aussi, vous les femmes, mettre en application les mots véridiques du psychologue-poète dans une tout autre direction ? Vous les femmes, avec votre sens des réalités, avec votre amour pour tout ce qui existe, avec le besoin de vous épanouir, d’allaiter, avec votre faculté de mettre au monde qui vous est naturelle et pour ainsi dire physiologique, ne devriez-vous pas vous tenir à nos côtés, nous les hommes, de manière tout à fait différente que jusqu’à présent dans notre lutte pour la beauté et la pureté de la vie et des activités que nous avons à mener de conserve ?

Bien sûr que vous le devriez ! Avec toutes les armes, avec sérieux, avec dérision, avec amour et charme, vous devriez nous signifier que nous nous ridiculisons quelque peu avec nos perpétuelles démarches en vue de la nouvelle société, avec nos descriptions ardentes des splendeurs à venir, avec notre vie baignant dans l’insatisfaction et l’impatience de faire. Vous auriez le droit de nous dire tout simplement que nous sommes de véritables plantes sensibles pétries de langueur qui mériteraient d’être nommées : « le plus tard sera le mieux », et ne dirait-on pas que nous ne nous sentons bien que dans nos activités préparatoires, que nous appelons nos luttes, ainsi qu’avec toutes les entraves qui nous sont imposées de l’extérieur ou que nous nous créons nous-mêmes, et qu’à la fin nous ayons absolument la peur secrète que notre vie faite d’agitation, de révolte, de tension, pourrait nécessairement cesser en raison de la construction de la réalité ?

---

<sup>1</sup> Jens Peter Jacobsen (1847-1885), écrivain danois, athée, traducteur des œuvres de Charles Dickens. Œuvres : *Mogens* (nouvelle, 1872), *Fru* [Madame] *Marie Grubbe* (roman, 1876), *Niels Lyhne* (roman, 1880), *Pesten i Bergamo* [La peste à Bergame] (nouvelle, 1881).

Dites-nous donc, montrez nous par tous vos comportements, que vous n'accordez aucune importance à l'impatience de faire et à l'anticipation en imagination pures et simples, et que ce que vous voulez, c'est d'avoir la réalité.

Ou encore mieux : ne nous dites rien, ne nous attendez pas, mais mettez vous-mêmes la main à la pâte et montrez-nous le chemin : les grandes idées du socialisme et l'édifice intellectuel tout entier ont bien sûr été créés par l'homme ; mais maintenant que l'on passe à la réalisation, les femmes veulent y apporter leur contribution, et elles ne désireront pas se tenir tranquilles avant que ne débute cette concrétisation, qu'elle se poursuive et que finalement elle aboutisse.

Ô vous, chères femmes, que ce serait beau si vous nous poussiez à toutes les autres tentations avec lesquelles vous nous amenez de l'anxiété, de l'inquiétude et du souci, jusqu'à la halte salutaire, et aussi jusqu'au socialisme, jusqu'à la belle vie des couples humains dans des communautés emplies de joie !

Venez à nous en grand nombre, nous qui voulons créer et faire. Soyez nos assistantes ! Venez avec vos habitudes casanières, avec votre prosaïsme, avec votre sens de ce qui est droit, arrangé et mis en ordre. Aidez-nous à produire tous ensemble l'homme nouveau : et il ne suffit pas pour cela que nous nous sentions misérables et que nous diffusions cette atmosphère de souffrance ; que nous tempêtions, que nous éreintions et que nous pestions : il faut maintenant que nous créions la joie, que le soleil riant perce à travers les nuages, que les choses se concrétisent !

## **Une lettre de Gustav Landauer à Erich Mühsam du 12. 07. 1909.**

[Extrait]. (GLAA 137)<sup>2</sup>.

Ton article<sup>3</sup> est bon, et il serait également inattaquable du point de vue du droit, ainsi que tu l'as écrit. Mais comme tu le sais, il ne s'agit pas toujours du point de vue du "droit", étant donné que ce que je comprends sous le terme de droit, c'est seulement notre législation existante et l'application qui en est faite conformément à son contenu. Je dois nous protéger de toute accusation et de toute condamnation injuste, et c'est la raison pour laquelle j'en ai évité le risque grâce à de légères modifications et quelques ajouts. Dans cette affaire, tu peux compter sur mon tact : ce n'est pas une nuance de ta pensée qui a été écartée, mais seulement un danger. [...]

Il n'est pas tout à fait certain que cet article paraisse dans ce numéro ; mais il le sera ensuite à coup sûr dans le suivant, où il côtoiera un magnifique essai de Proudhon sur la justice dans la meilleure des sociétés<sup>4</sup>.

Tant que je ne t'indique pas d'autre adresse, c'est celle de Hermsdorf<sup>5</sup> qui est valable. Je te demande de toujours tout m'envoyer. Nous ne partirons pas en voyage avant le 18. Tout

---

<sup>2</sup> Publié sous forme d'extraits dans : LBr I, S. 265ff.

<sup>3</sup> Erich Mühsam, *Neue Freunde* [De nouveaux amis], dans *Der Sozialist*, 01. 08. 1909. Erich Mühsam (1878- assassiné en 1934) organisa dans le "Sozialistischer Bund" de Munich les sans-abri et les gens précarisés, le soi-disant "cinquième état", qu'il essayait de gagner aux idées de l'anarchisme. Erich Mühsam, "Der fünfte Stand" [Le cinquième état], dans *Der Sozialist*, 01. 07. 1910.

<sup>4</sup> Pierre-Joseph Proudhon, "Die Justiz", dans *Der Sozialist*, 01. 08. 1909.

<sup>5</sup> Gustav Landauer vivait à cette époque-là avec sa famille à Berlin-Hermsdorf.

d'abord à Karlsruhe ; et pas avant le début du mois d'août à Krumbach<sup>6</sup> ; il est bien possible que, depuis là, je puisse te rendre visite à Munich<sup>7</sup>. Ne vas-tu pas voyager maintenant en Suisse ?

Je ne peux guère aborder les théories et la pratique de Freud<sup>8</sup> et de Gross<sup>9</sup> [sic !<sup>(\*)</sup>(\*)] étant donné que ne les connais que par ouï-dire. Je pense que l'aspect théorique contient un bon noyau – qui n'est pas nouveau. Mais l'application rapide à la réalité, envers des êtres humains, témoigne d'une surestimation terrible des possibilités de connaissance et donc d'un manque de scrupules. Une bonne dose de critique linguistique vous est nécessaire à vous tous et à toi aussi, avec tes propositions d'amélioration pour la théorie. C'est naturellement une énorme folie que de vouloir tout interpréter aussi rapidement. Mais que veux-tu esquisser de très grand avec trois misérables concepts-clé tels que sexualité, sociabilité et religiosité ? Il est habile de dire, comme tu le fais, que deux d'entre elles sont toujours contenues dans l'une. Mais ce que tu ne vois pas, c'est que c'est une impossibilité logique, c'est-à-dire une véritable impossibilité, et que cette impossibilité à laquelle tu es quand même contraint démontre uniquement que ces mots ne coïncident pas avec le réel. Ce ne sont pas des termes génériques qui servent pour la thérapeutique et le traitement des êtres humains réels ; le bon médecin n'est pas un théoricien possédant une curiosité scientifique, mais un dilettante génial : c'est-à-dire quelqu'un qui cherche et qui trouve, pour chaque cas, une intuition particulière, une compréhension particulière de la variété qui se renouvelle sans cesse. Celui qui met tout dans le même sac, et surtout dans un tel sac, est un criminel cinglé. J'ai constaté jusqu'à présent l'effet le plus funeste chez tous ceux qui consultent Gross [sic !] pour une analyse, et je crains que plus d'un ne devienne légèrement dérangé pour toute la vie à cause de ses suggestions. Je ne peux penser qu'avec la plus grande exaspération à ces choses-là. Je voudrais ne pas lui souhaiter que je trouve un jour le temps d'engager des recherches approfondies sur ses méfaits et de régler mes comptes avec lui. Mais ça suffit comme ça sur cette question<sup>10</sup>.

Je serai entendu à Berlin ce mercredi en tant que témoin dans l'affaire Fuchs<sup>11</sup>.

Ne voudrais-tu pas me faire parvenir ton acte d'accusation? Je te le renverrai aussitôt accompagné de mes remarques. [...]

Je te fais mes amitiés les plus cordiales et salut ! Ton  
Gustav Landauer

---

<sup>6</sup> Résidence de la famille de sa deuxième femme, la poétesse et traductrice Hedwig Lachmann (1865-1918). C'est là que la famille Landauer passait tous les ans ses vacances d'été. À Karlsruhe, Landauer rendait visite à sa mère, qui était veuve, Therese ("Rosa", et aussi Rose) Landauer, née Neuburger (1845-1932).

<sup>7</sup> Landauer rendit visite à Mühsam à Munich le 25.08.1911 (voir les notes des 25. et 26.08.1911 dans le journal d'Erich Mühsam. NL Erich Mühsam).

<sup>8</sup> Sigmund Freud (1856-1939), fondateur de la psychanalyse, et critique de la religion.

<sup>9</sup> Otto Gross (1877-1920), psychanalyste libertaire, fréquentait avant tout les cercles munichois du "Sozialistische Bund" autour d'Erich Mühsam, se lie d'amitié avec l'anarchiste suisse Margarethe Faas-Hardegger (1882-1963), il plaidait pour une sexualité libre, et était un critique véhément du patriarcat.

(\*)<sup>(\*)</sup> Gross signifie en allemand *grand* ou *important*, d'où certainement le *sic* ironique de Landauer. (NdT).

<sup>10</sup> Voir également la lettre de Gustav Landauer à Erich Mühsam du 10.07.1911 [reproduite dans ce même volume].

<sup>11</sup> La fondation du groupe-SB "Anarchist" à Munich en mars 1909 fut accompagnée par les efforts de l'État pour dissoudre immédiatement cette association. Sous le prétexte qu'il avait omis d'inscrire le groupe comme club politique, la police arrêta le responsable du groupe, Joseph Fuchs. Le recours de Mühsam contre cette arrestation fut couronné de succès : Fuchs fut relâché.

Depuis un certain nombre de semaines, on juge à Venise une prostituée internationale qui, avec l'aide de deux souteneurs, lesquels sont assis à côté d'elle sur le banc des accusés, a tenté d'assassiner un troisième amant pour des motifs qui sont un mélange de sexualité et de cupidité<sup>12</sup>. Ce qui est particulièrement comique dans cette affaire, c'est que tous trois ne l'ont pas réellement tué ; le meurtre proprement dit resta en effet attribué au médecin qui a trucidé scientifiquement le blessé alors qu'il était déjà en voie de rétablissement.

Il est à craindre que le lecteur soit indigné par le ton de ces mots d'introduction ; il trouvera particulièrement inconvenant et vraiment impardonnable que le terme comique apparaisse dans ce contexte où il s'agit d'une “tragédie moderne”.

Les mots sains, naturels et démodés, qui sont employés ici, le sont intentionnellement parce qu'il est grand temps que la rectitude et la nature se débarrassent de toute participation aux processus morbides à la mode.

Tout d'abord, le meurtre du comte Kamarovski n'a donc rien de triste pour nous autres. Si l'humanité tout entière ou bien une grande nation doit être appelée au chevet d'un homme, il faut qu'il ait accompli quelque chose pour l'humanité ou le peuple ; les usages abusifs modernes que l'on fait des télégraphes et des journaux ne peuvent pas changer cette règle salubre. Là où il ne s'agit pas de personnes importantes, la compassion reste cantonnée à juste titre au cercle de la famille et des amis ; ce petit groupe fermé a le devoir de préférer ses membres, bien qu'ils ne vaillent pas plus que d'autres, parce qu'il les connaît en effet mieux : chacun est en effet habitué à comparer les autres membre de son groupe avec sa propre vie intérieure et donc à les serrer dans son cœur. C'est ce que l'on appelle l'amour ; il n'y a d'amour du prochain en général que dans la façon selon laquelle on reconnaît, pour être équitable, que tous les autres ont autant de valeur que ceux que l'on préfère, lesquels sont pris par nous précisément comme des représentants de l'humanité. Mais il n'y a pas d'amour du monde entier au sens d'une véritable cordialité ; là où il semble que l'on trouve quelque chose d'approchant, cela manque d'exclusivité, de sincérité et de chaleur, il y a un manque de tendresse général.

Une certaine sympathie va au-delà du cercle de famille et des amis ; on peut la trouver à l'intérieur de la commune et du district ; mais là où il ne s'agit pas d'un homme plus important ou plus populaire, ou bien d'un événement particulièrement émouvant, elle demeure extrêmement froide et elle prend un autre nom : commérage.

Depuis que la technique moderne et l'absence de goût actuel, la blague des inventeurs et l'absurdité de ceux qui utilisent les inventions à mauvais escient, se sont accordées sur la base de leur liaison amoureuse libre, cela a été l'apparition des potins universels au sens littéral, des ragots faisant le tour du globe terrestre et de l'hypocrisie cosmopolite. Chaque soir, le père de famille lit à haute voix dans le journal la nouvelle d'un accident ferroviaire en Inde, en Chine, au Japon ou en Amérique du Nord, et chaque soir son épouse de soupirer : « Que c'est triste ! Que c'est horrible ! Les pauvres gens ! ». Mais il faut dire avec le sérieux requis à cette madame Müller, née Schulze, qu'elle ne peut être triste que lorsqu'un Müller ou un Schulze se fait écraser ; tous les autres lui sont parfaitement indifférents ; et c'est très bien ainsi. Toute vie animale repose sur la préférence et l'indifférence ; toute société humaine se

---

<sup>12</sup> Le procès sensationnel qui s'est tenu à l'occasion du meurtre du comte Pavel Kamarovski en 1907 se déroula de mars à mai 1910 devant la Cour d'assises de Venise. C'est au cœur même de la procédure que se trouvait la comtesse russe Maria Nicolaïevna Tarnovska (1877-1949), qui fut condamnée à huit ans de privation de liberté pour le meurtre de son fiancé. Voir aussi : Willi Handl, *Die Tarnowska*, dans “Bohemia” (Prague) 06.03.1910 ; et Hans Habe, *Die Tarnowska*. Roman. Munich, 1962.

fonde sur la préférence, l'indifférence et la justice. Si l'un de ces trois piliers vient à vaciller, alors tous les trois ne valent plus rien ; et les hommes modernes qui veulent mener leur vie en se privant de l'exclusivité et du confinement de l'amour et de la famille, en s'ennuyant avec le ce qui est étranger et avec les bonnes mœurs d'autrui, et en se dépossédant de la justice des institutions communales et sociales, sont des mammifères comiquement dégénérés.

Il est temps de nous défendre avec toutes les armes, celles de la moquerie, de la satire, de la crique impitoyable et de la sincérité, contre cette pourriture moderne et contre la confusion entre elle et nous. Avec toute cette forte puanteur, avec ces excès de faiblesse, nous n'avons rien à faire de plus que de choisir et d'analyser particulièrement des cas typiques, dont la saleté, sous toutes ses formes spécifiques, est mise sous le nez de tout humain capable de lire un journal.

Le pire est bien sûr que ces excès des gens sans volonté et déracinés soient associés au radicalisme de ceux qui cherchent de nouvelles bases pour la société. C'est le plus souvent dans ces feuilles que la différence entre productifs et produits est faite. Et c'est dans le contexte de cet exemple concret que cette formulation redeviendra féconde.

L'époque moderne a perdu l'esprit d'association et les liens entre le volontarisme et l'évidence que cet esprit crée ont pour partie disparus, et sont pour partie devenus dénués de sens et relâchés. Les structures de ce volontarisme sont le mariage, la famille, les associations professionnelles, les communes, etc. Il est à craindre que l'on rencontre, chez les humains qui sont très modernes, un cri d'indignation ou de mépris et que l'on soit regardé comme un vrai philistin si l'on considère le mariage et la famille comme des institutions pleines de beauté et comme une base de la civilisation humaine qui appartient aussi bien au futur qu'au passé. Déjà, le mot "père" sonne mal dans ces cercles qui sont dirigés par des femmes<sup>13</sup> dégénérées, libérées et déracinées. Elles prétendent que la nature a fait en sorte que l'enfant ait une mère, mais pas de paternité à établir, et elles veulent ainsi justifier le changement fréquent de partenaires sexuels, le droit maternel<sup>14</sup> et, en clair, le bordel inculte et dégradant. L'on appelle aussi cela de nos jours la protection de la mère ou l'amour libre.

La liberté, cela veut dire que l'être humain peut faire ce qu'il veut ; et c'est ainsi que le véritable amour a toujours été libre : il s'est imposé, et il s'affirme dans la vie et la mort. L'amour libre est, pour celui à qui a été gratifié du véritable amour, un cumul de mots tout à fait superflu : l'amour a toujours été libre.

Faire ce que l'on veut ? Oui, s'il vous plaît, faites donc ! Car cela s'avèrera dans un premier temps la chose essentielle : à savoir ce qu'est votre volonté, votre nature, votre caractère.

Or, cette sorte de produits de la déchéance et de la stupidité a révélé ce qu'elle comprenait sous le terme d'amour. Ils comprennent par-là la satisfaction de certains besoins musculaires qui sont en relation avec des illusions, des rêves et des sentiments d'ivresse, et ils ont découvert que, à condition que l'on soit suffisamment "libre", l'on peut donner à cette satisfaction la diversité et la transformation les plus insoupçonnées dans les formes.

Pour le produit de la déchéance, tout pose question, tout est devenu problème ; la liberté, qui signifie en effet simplement le rapport d'une personne, accomplie et reliée à l'esprit, avec le monde extérieur, est devenue pour lui une propriété interne, le substitut de

---

<sup>13</sup> Landauer pensait ici par exemple à l'écrivaine Franziska ("Fanny") comtesse zu Reventlow (1871-1918), la "comtesse scandale" ou encore la "comtesse de Schwabing" [quartier bohème de Munich (NdT)] qui faisait partie de la bohème munichoise. Voir : ses œuvres complètes, ses journaux et ses lettres, publiés en cinq volumes par Michael Schardt entre autres, Oldenburg, 2004.

<sup>14</sup> Fondamental : Johann Jakob Bachofen, *Das Mutterrecht : eine Untersuchung über die Gynaiokratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur* [Le droit maternel : une recherche sur le matriarcat du monde antique d'après sa nature religieuse et juridique], Stuttgart, 1861. C'est l'adversaire de Landauer dans le "Sozialistische Bund", le psychanalyste Otto Gross (1877-1920) qui se réclamait particulièrement du droit maternel.

toutes les certitudes qu'il n'a pas. Il n'a absolument rien en lui comme liberté. À l'occasion de tout ce que l'on peut faire ou imaginer d'une manière ou d'une autre, ce pauvre être creux affronte la question : « Pourquoi pas ? ». Pourquoi au fait ne dois-je pas tuer, voler, tromper, fainéanter, mener une vie dissolue ? Pourquoi ne dois-je pas en tant qu'homme faire l'amour avec un homme, alors que j'ai pourtant à ce sujet-là les sentiments physiques les plus excitants et psychologiques les plus passionnés ?

On peut appliquer à tous ces produits le jugement profond, et élaboré de manière magistrale en termes décisifs, qui est tiré de la *Lebensmesse*<sup>15</sup> de Richard Dehmel, et que l'on désire lire ici lentement et textuellement :

« Il y en a beaucoup qui, par impatience,  
N'arrivent jamais au but ;  
L'homme aime aller jusqu'aux extrêmes  
Dans son impuissance, et l'acte devient méfait.  
Mais sans cesse, cette impatience  
Le pousse vers la sérénité :  
Sans répit, il fonce de poitrine en poitrine,  
De giron en giron,  
Et il ne cherche rien d'autre que l'homme  
Qui est à la hauteur de son destin. »

On trouve parmi ces personnes affectées d'impuissance un très grand nombre de natures aimables, délicates, dignes de confiance et capable de s'enthousiasmer. Et cependant elles sont presque toutes absolument dépendantes de la consommation, de la dévoration du monde extérieur. Elles sont sans cesse à la poursuite de sensations, d'impressions, d'expériences, et elles doivent s'injecter en elles le monde avec une véhémence croissante pour ne pas se retrouver comme un sac vide sur le sol. La plupart d'entre elles a la plus grande inclination à se rallier pour un temps plus ou moins long aux tendances radicales, nihilistes, terroristes ou anarchistes.

Nous sommes incapables d'avoir l'intention de les éloigner avec indifférence de nous, de vouloir les « décamponner de nos basques ». Nous voulons seulement exprimer ce qui est.

Le déclin et la décadence de notre époque ne se manifestent plus depuis longtemps simplement dans les relations entre les hommes, dans les rapports et les institutions de la société. Plus exactement, tout cela est allé si loin que les corps et les âmes des hommes ont commencé à devenir malades. Ce sont les plus sensibles, et ce sont souvent les meilleurs, qui ont été touchés les premiers. La nervosité, la neurasthénie, l'hystérie et encore bien d'autres phénomènes, sont des maladies *sociales*, et les remèdes que l'on essaie contre elles, par exemple les psychanalyses carrément criminelles ou bien insensées, sont souvent des phénomènes de décadence souvent pires que les maladies elles-mêmes.

Lorsque donc les malades et les déracinés, dont le vide intérieur et l'impuissance sont criants, sont venus à nous, nous désirons les garder sans problèmes auprès de nous et nous ne voulons pas craindre le risque d'être "compromis"<sup>16</sup> par eux. Mais nous ne voulons pas qu'on les confonde avec nous. Nous voulons résoudre pour eux, qui se trouvent à présent dans toutes les classes, l'énigme de leur existence ; il est possible que plus d'un trouve une place d'où il pourra sortir ensuite le rétablissement et la consolidation.

Et voilà que nous avons utilisé aujourd'hui le procès Tarnovska afin d'y joindre ces remarques. Tout notre monde moderne féminisé le suit avec une tension fiévreuse ; des

<sup>15</sup> Richard Dehmel, *Eine Lebensmesse* [Une messe de la vie], poème [première version en 1891, seconde version en 1896]. Jan van Gilse a composé une cantate sur ce poème, Leipzig 1909. Sur l'écrivain Richard Dehmel et ses relations avec Hedwig Lachmann et Gustav Landauer, voir : Birgit Seemann, *Hedwig Landauer-Lachmann, poétesse, antimilitariste, juive allemande*. Ffm/New York 1998.

<sup>16</sup> *Fondamentalement : Gustav Landauer compromis*, dans "Der Sozialist", 01.11. 1909. Réédité dans : Gustav Landauer : *Textes choisis*, volume 3.1 : *Antipolitique*, édité par Siegbert Wolf. Lich/Hesse, 2010.

comédiennes et des romancières célèbres font le voyage pour y mener des études. Le monde moderne se regarde dans un miroir. Que voit-il ? Stimuli à fleur de peau, excitations nerveuses, ivresses à l'absinthe, des hommes qui ont besoin d'être voluptueusement soumis au fouet de femmes, et tout cela associé avec un extrême élégance, de gros besoins financiers et des talents décoratifs.

La faiblesse s'irrite de la faiblesse, et les livres et les prestations artistiques qui résultent de cette couche de fumier chaude seront à nouveau de la faiblesse qui a tendance à proliférer copieusement sous toute sorte de couleurs.

Établissons que nous sommes une association de personnes saines ; pas des personnes sur lesquelles l'épouvantable monde moderne influe, mais des personnes qui ont un tel excédent de force qu'elles contrecarrent toujours plus, par leur vie privée et publique, le dépérissement qui s'étend autour d'elles.

## **Propos provisoires sur le néo-malthusianisme.**

*“Der Sozialist”, 15. 08. 1910.*

Le néo-malthusianisme<sup>17</sup>, c'est ainsi que se dénomme une tendance qui n'a pas été encore divulguée chez nous jusqu'à présent, mais qui est apparue ouvertement dans les pays de langue anglaise et latine depuis déjà un certain temps dans des revues et des brochures, et qui commence maintenant aussi à s'introduire subrepticement dans les quotidiens. La “question sociale” doit être résolue par la limitation du nombre d'enfants ; par question sociale, il faut entendre, dans cette façon abominable de s'exprimer à laquelle les journalistes sont habitués, la misère extrême d'un grand nombre de personnes, et c'est également ce que cela signifie dans le langage des philistins facétieux, car pour tel ou tel qui serait devenu riche : « la question sociale serait résolue ». (Lorsqu'ils la transforment en une évaluation individuelle, les soi-disant chrétiens commettent la même défiguration de la grande question de la communauté que quand ils croient que le royaume des cieux ou la sainteté est l'affaire privée de leurs chers défunts, raison pour laquelle ils les appellent d'ailleurs les bienheureux). La propagande de ceux qui veulent rendre heureux l'humanité avec le néo-malthusianisme porte donc sur les “rapports sexuels dangereux” ; par ce danger, il ne faut pas entendre ici les maladies sexuelles, mais les enfants.

L'affirmation selon laquelle ce mouvement serait favorisé par certaines fabriques de produits en caoutchouc ou autres semblables, est absolument indéniable. Mais ce qui est plus important, c'est que le néomalthusianisme a contracté d'étroites relations avec ceux et celles qui prêchent l'“amour libre” ; l'amour ne doit plus être “libéré” seulement des liens étatiques, religieux et conventionnels, mais aussi de leurs conséquences importunes, les enfants, et donc de la nature. Jusqu'à maintenant, nos peuples – il faut entendre par là autre chose qu'une somme d'individus pris séparément – se sont maintenus par le fait qu'un fort instinct naturel était plus puissant que les égoïsmes individuels des hommes qui souffrent plus ou moins de la misère. Aujourd'hui, on en est réduit à une situation où l'on ne peut plus contester du tout leur bien-fondé aux conseils de ceux qui recommandent aux prolétaires une limitation du nombre de leurs enfants.

---

<sup>17</sup> Voir à ce sujet : Gustav Landauer : *Sozialismus und Wissenschaft* [Socialisme et science] dans *Der Sozialist*, 15.07.1912. Réédité dans : Gustav Landauer : *Textes choisis*, volume 3.1 : *Antipolitique*, édité par Siegbert Wolf. Lich/Hesse, 2010.



Il faut que nous nous défendions tout simplement avec le socialisme contre le mélange de cette question de légitime défense avec toutes celles qui lui correspondent. Le socialisme, même si cela peut être dur à entendre pour plus d'un, a aussi peu à faire avec les questions du plaisir qu'avec les impératifs temporaires de la misère ; il ne préconise de moyens palliatifs ni dans la législation, ni dans le lit conjugal, ni dans le domaine de l'amour libre. À de nombreux égards, il y a à faire partout, dans tous les coins de notre société, pour les besoins des hommes qui n'ont qu'une seule vie et qui veulent la vivre maintenant aussi bien que possible ; mais s'ils veulent faire cela, plus ils raccommoderont et se comporteront comme des charlatans, plus ils trouveront à faire et plus ils deviendront insatisfaits, déchires et éparpillés. Toutes ces sortes de dispositions constituent précisément ce dont le socialiste se détourne avec compréhension, avec compassion, mais avec une fermeté inflexible. Il voit comment toutes ces confusions ont leur place dans *un seul* rapport, comment une vie qui aurait changé complètement, de l'intérieur, peut créer quelque chose de nouveau ; il sait que l'on ne peut pas du tout répondre aux questions de notre époque, ni résoudre ses problèmes. Ces questions terribles, ces problèmes vicieux s'enfonceront dans leur néant si les hommes réfléchissent sur eux-mêmes, si les individus retrouvent le centre de leur nature qui ne peut pas se perdre et s'ils parviennent aussi pour cette raison-là au noyau et à la forme de leur vie communautaire.

Avec ces brèves remarques, c'en est assez pour aujourd'hui ; celui qui pense différemment peut faire passer tout le difficile contexte encore une fois à travers sa pensée optimiste et exprimer ici les résultats auxquels il arrive ; on en tiendra compte et on y répondra.

Aujourd'hui, on ne fera écho qu'à un seul événement actuel. La presse libérale, qui est parente par alliance avec tout ce qui est moderne, a maintenant accueilli le néo-malthusianisme dans son volet rédactionnel (en ce qui concerne le volet publicitaire, il a joué depuis longtemps un rôle important). Tout récemment, elle a brandi, le *Berliner Tageblatt*<sup>18</sup> en tête, le drapeau moderne de la propagande de la prévention contre un prêtre catholique dont on a dit qu'il aurait conseillé lors de leur confession à des épouses que, si leur mari ne leur faisait pas d'enfants pour une question de principe, ce ne serait pas un péché pour elles que de se donner à un autre homme. Laissons de côté ce qui devrait être bien sûr l'élément essentiel pour notre presse d'information : à savoir que toute cette histoire n'est pas vraie ; mais considérons-la simplement comme un problème – bien inventé ou parfaitement déformé. Il est quand même intéressant que le journaliste libéral, pour plaider en faveur du principe du désir charnel, prenne fait et cause pour le caractère sacré du mariage ; et que, en revanche, le prêtre catholique, pour défendre le vrai sens du mariage, prône l'amour libre. Et il est finalement aussi caractéristique que le libéral superficiel, qui court après tout ce qui est moderne et qui, par haine des vieux slogans, s'accroche aux slogans les plus vieux de tous, se trimballe plein de vie en mille exemplaires et s'étale sur toutes les pelouses de l'opinion publique ; et que, en revanche, le prêtre catholique, qui est en liaison avec beaucoup de vieilles superstitions, et qui a pourtant une conscience authentique de la réalité dépouillée et des exigences naturelles de la vraie vie, n'est qu'un personnage inventé.

---

<sup>18</sup> Journal qui parut de 1872 à 1939, fondé par le libraire et éditeur Rudolf Mosse (1873-1920).

## Du mariage

“Der Sozialist”, 01. 10. 1910<sup>19</sup>.

Le camarade Erich Mühsam<sup>20</sup> s’est placé, dans son article *Frauenrecht*<sup>21</sup> [Le droit maternel], sur un terrain sur lequel je ne veux pas le suivre. Dans les observations que j’ai faites et auxquelles il a sans aucun doute le droit de s’attaquer, même s’il devait avoir complètement tort, je n’ai pas le moins du monde parlé du droit des femmes. Certes, les femmes doivent avoir tous les droits qu’il réclame pour elles et quelques-uns d’autres encore, y compris le droit d’avoir des enfants à propos desquels elles ont quelques incertitudes sur le père. Il faut que ce droit-là leur soit garanti, et je ne doute pas que l’on trouvera toujours de tels hommes qui voudront les aider à mettre ce droit en application.

Avoir un droit, cela signifie : ne pas être empêché par la violence de faire ou de ne pas faire quelque chose. Et donc, ce dont il s’agit ici ne peut en rien me viser. Je n’ai besoin d’aucune violence et je n’en appelle pas à elle.

Mais Mühsam se déplace déjà vers le domaine de la liberté quand il parle des conventions, des mœurs, des jugements et des préjugés, de notre société. Là, on a alors droit contre droit : les philistins ont le droit d’avoir des opinions, de choisir leurs relations, d’exprimer leurs préventions, et les anti-philistins ont le droit de ne s’en préoccuper aucunement.

Oui, peut-il répondre, mais il ne faut pas garder le silence par rapport à ce que les autres pensent et font, même s’ils en ont le droit ; l’on peut se manifester et s’indigner, lutter contre, etc.

Très juste ; et c’est ce que j’ai fait. Et j’ai fait usage du droit de choisir, en fonction de mes propres réflexions, ce que je ne fais pas semblant de ne pas voir et ce qui d’autre part n’a pas d’importance particulière – en ce moment – pour moi.

Mühsam a entièrement sorti mes remarques de leur contexte, il les a étalonnées, telles qu’elles étaient, à ses pensées, lesquelles appartiennent à un autre contexte, et il a trouvé que c’étaient deux choses différentes qui n’allaient pas ensemble. Et de nouveau, il a raison. Il me reste donc la tâche de rendre ce que disais encore plus perceptible dans le raisonnement dont tout cela fait partie, et de demander de manière déterminée de laisser tout cela à la place qui lui revient. Je souhaite sincèrement agir avec ces observations dans une affaire très sérieuse, même par rapport à ceux qui haussent encore les épaules pour le moment. Les idées ne peuvent être efficaces que si elles sont comprises. Je vais m’efforcer de m’exprimer de manière plus claire.

Je parle du mariage et de la famille, et je dis qu’ils sont des associations pleinement volontaires et que la civilisation que nous voulons aider à bâtir repose sur eux. En revanche, je n’ai pas du tout parlé de polygamie et de monogamie. En réalité, la monogamie est le mariage entre deux personnes, ce qui veut dire la communauté de vie entre un homme et une femme, et la polygamie est un mariage entre plusieurs personnes, ce qui veut dire la communauté de vie entre un homme et plusieurs femmes ou bien entre une femme et plusieurs hommes. Ce que nos modernes se plaisent à appeler, du fait d’une mauvaise interprétation des termes, “polygamie” ou encore tendance à la polygamie, ce sont des rapports amoureux sans mariage. Je ne dis en réalité rien en leur faveur ni rien contre eux ; ce n’est que s’ils nous sont vantés comme substitut socialiste du mariage “bourgeois” dépassé qu’ils font alors partie de mon

---

<sup>19</sup> Republié (avec des annotations d’Erich Mühsam) sous le titre : *Über die Ehe* [Sur le mariage], dans : Neue Generation (Berlin) 18 (1922). Réponse à un article d’Erich Mühsam : *Frauenrecht* [Le droit maternel] (dans : *Der Sozialist*, 15.09.1910) que Landauer avait critiqué dans son article ci-dessus : *Tarnovska*.

<sup>20</sup> Voir plus haut pour la note relative à cette personne.

<sup>21</sup> Dans : *Der Sozialist*, 15.09.1910.

contexte, lequel traite de l'établissement tout à fait réel d'une société tout à fait réelle ; et le mariage y est nécessaire.

Le mariage ; cela pourrait donc être également le mariage entre plusieurs personnes. Il ne me vient pas du tout à l'idée de dire quelque chose contre lui ou de rabaisser par exemple la civilisation musulmane par rapport à la nôtre. Une société de grande civilisation peut reposer aussi bien sur la polygamie que sur la monogamie ; et la polygamie est aussi bien une structure solide de l'ordre social que le noyau et le tout début de la société qui nous ont été transmis.

Mais je n'ai pas besoin de parler davantage d'elle parce qu'elle ne fait partie ni de notre passé ni de notre présent. Ce que les communistes veulent n'est pas la même chose que la polygamie, c'est à l'origine une troisième structure que je propose d'appeler mariage communautaire et qui a dégénéré de nos jours, comme tout le communisme, en un dilettantisme décousu.

L'institution du mariage est de fait indestructible et elle est depuis longtemps le solide fondement de tout ordre social, parce qu'elle contient beaucoup moins d'éléments fortuits et artificiels que les autres associations de cohésion qui s'appuient sur lui. Si l'esprit collectif que les communautés ou les associations d'intérêts de toutes sortes créent et satisfont peut être encore aussi puissant, et si les œuvres d'art les plus magnifiques peuvent constituer leurs symboles, toute la nécessité qui est gravée en eux provient cependant toujours de cet élément qu'est l'amour. Mais l'amour s'est lié de manière indissoluble au mariage et il l'a rempli, lui qui est seulement une structure sociale fonctionnelle destinée à un but pratique, d'une nécessité qui est de nature animale-divine. Toute notre intériorité profonde, tout ce qui est sacré en nous, toute notre imagination et notre mystique, toute notre religion, sont nichés dans ce lien entre les deux sexes, avec la descendance qui résulte de leur union, de même que tout notre rut et nos plaisirs animaux. Le fait que, avant le mariage ou à côté du mariage, l'homme ou la femme s'adonne parfois par exemple à d'autres activités érotiques plus ou moins énergiques, n'a absolument rien à voir avec constatation et il ne lui porte pas préjudice. Nous n'avons pas besoin de nous laisser persuader par nos tristes plaisantins et nos misérables producteurs de farces que toute petite inclinaison charmante, toute amitié teintée de sensualité ou toute passion enflammée, serait un adultère. Si un homme mûr et une jeune fille qui est devenue adulte à l'occasion du grand amour – peu importe que le désir ardent romantique et les fiançailles leur aient été dispensés en même temps ou bien que l'amour ne leur soit venu qu'au cours du mariage – se sont unis en vue du mariage, leur volonté de communauté et leur accord deviennent alors si solides qu'ils sont liés indissolublement, bien que tout un chacun soit un être humain à part et puisse vivre ses propres expériences dans tous les domaines, y compris celles qui font du mal à l'autre partie, et qui lui font nécessairement du mal. Nous souffrons de nombreuses conventions fausses et mauvaises, mais il n'y a pas pire convention que l'adultère et la séparation de type habituel qui s'ensuit. Ce que j'aimerais appeler le pré-mariage est quelque chose d'autre : des personnes qui ne sont pas encore mûres en ont souvent besoin dans les circonstances qui sont les nôtres, et elles en arrivent fréquemment à cette union prématurée d'abord pour assumer leur situation, et ensuite pour aller, à partir de là, jusqu'au vrai mariage.

Tout ce qui, comme un ciel idéal, forme une voûte sur la praxis de notre vie en société : cette illusion qui vit dans la religion, dans la philosophie et dans l'art, dans la marche des soldats ou dans l'hymne révolutionnaire, est de ce fait si puissante, l'esprit communautaire est par là-même si supérieur à toutes les forces procréatives artificielles, violentes ou astucieuses, que la véritable société se fonde sur la structure du mariage et que, dans le mariage, quelque chose règne et est devenu forme qui est en même temps but humain et force naturelle : la pulsion vigoureuse et irrépressible qui pousse les sexes l'un vers l'autre, la mémoire, et le désir de l'homme à l'égard de la femme, et de la femme à l'égard de l'homme.

Étant donné que notre esprit est mémoire et que rien en nous n'est plus fort que la mémoire, comme la mémoire de la nature que nous sommes, il n'est pas surprenant que cela ne se passe pas chez nous comme chez l'animal, chez lequel la mémoire du sexe s'éveille régulièrement et disparaît aussi régulièrement. L'animal a des périodes de rut, et ensuite le rêve d'amour est terminé ; d'autres forces mémorielles ou instincts l'ont supplanté. Mais l'être humain a tout le temps et partout présente la mémoire du sexe et c'est la raison pour laquelle il transpose l'érotisme sur tout ; l'homme et la femme s'accouplent pour des raisons d'amour, et non pas uniquement dans le but de la reproduction ; c'est par rapport aux enfants et aux petits-enfants que l'amour charnel existe, et c'est ainsi que nous donnons une coloration érotique à tout ce que nous pensons : le sexe se manifeste en nous lors de la contemplation d'un arbre, lors de l'activité consistant à méditer ou à créer, lors de l'amitié qui lie un homme à un autre homme ou une femme à une autre femme. Il n'est question ici d'aucun sentiment contraire ou bien de tout ce qui a été inventé par des demi-scientifiques empressés et obligeants, par eux et pour eux, qui n'ont pas quelque chose d'extrêmement essentiels dans leur pensée ou dans leur nature : la hiérarchisation et la différence de degré : l'harmonie.

C'est ainsi que nous observons ce parallèle : de même que du fait de la nature, et aussi de notre type de mémoire, l'amour pénètre tous nos actes et activités individuels, de même, du fait du mariage, l'amour emplit encore une fois toutes nos institutions sociales.

Mariage et famille ne peuvent pas être séparés l'un de l'autre. Ce qui, à côté des institutions violentes de l'État et des institutions spoliatrices du parasitisme, existait déjà en matière de société authentique dans le passé, qui existe toujours dans le présent et qui existera encore dans le futur, tel que je le souhaite et que j'aiderais à le bâtir, tout cela repose sur le fait que l'homme et la femme vivent ensemble, gèrent en commun et prennent soin l'un de l'autre, pour eux et leurs enfants.

Si tout ce que les hommes projettent de faire les uns avec les autres est teinté d'amour dans les époques où il y aura de l'esprit collectif, il n'existe cependant pas, même si c'est encore une fois placé dans ce contexte, d'amour du monde entier. La société ne se fonde pas et ne doit pas se fonder (si l'on s'en tient à ma volonté, elle ne le doit pas) sur une égalité de la force de sentiment envers tous les humains ; là où il n'y a pas une hiérarchisation d'un type clair et déterminé, il ne peut y avoir que faiblesse et déclin. Ma maison, mon château !<sup>(\*)</sup> Ma maison, ma cour et mon jardin, ma femme et mes enfants – mon monde ! C'est sur ce sentiment, sur cette appartenance exclusive, sur cette libre association, sur cette petite communauté, sur cette communauté naturelle, que je souhaite fonder toutes les collectivités plus importantes qui en résultent, et tout d'abord la commune et l'association professionnelle. Elles s'adresseront aussi ensuite à toutes les autres qui se trouvent dans le monde extérieur : à nos communes ; vous autres, laissez-nous tranquilles ; nous sommes libres et autonomes dans ce qui nous concerne. Et c'est en allant toujours plus vers le plus large que nous aurons les unions les plus vastes.

Ce que nous les socialistes nous voulons, c'est de bâtir non pas l'État, mais la société, ce qui signifie l'union non par la force, mais par l'esprit, c'est-à-dire fondée sur l'individu libre et indépendant. Le fait que chaque personne individuelle se trouve toute seule comme dans le vide n'est pas une revendication adressée à n'importe quels pouvoirs, mais une réalité puissante de la nature. Le monde s'incarne en elle, elle rapporte tout à elle, elle se laisse affecter par tout, elle fait tout passer par elle et elle se nourrit de cela.

Comment, sur la base de cet instinct, cet égoïste peut-il quand même en toute liberté s'unir avec ses semblables pour former une communauté ? Ce ne sera jamais de la vie tout

---

<sup>(\*)</sup> Expression allemande courante exprimant à l'origine la victoire des citoyens libres sur les couches privilégiées de la noblesse et indiquant que l'homme de la rue est plus en sécurité dans sa maison que le seigneur derrière les remparts de son château fort. (NdT).

simplement par intelligence, par utilité, par prise en compte raisonnable des intérêts communs. Il doit être pénétré, entièrement envahi, enthousiasmé et submergé, par quelque chose.

D'époque en époque, quelque chose comme cela est venu planer au-dessus des hommes avec une force démoniaque : la religion.

Le communisme fut associé à chaque religion authentique ; et il n'y a de véritable communisme que parmi les religieux. C'est la raison pour laquelle il n'y a plus aujourd'hui de communisme réel, raisonnable, humainement possible, que dans les sectes religieuses dispersées.

L'individu et aussi la petite structure familiale individuelle, laquelle est non pas une personne juridique, c'est-à-dire morale ou artificiellement sociale, mais une personne naturelle au carré, un nouvel individu, sont détestés par le communisme religieux car ils lui répugnent. L'exclusivité ou l'égoïsme des individus et de la famille est réduit à néant par le pouvoir qu'a Dieu de nous faire sentir que nous ne faisons qu'un avec le tout. Mais ce n'est pas un amour du monde entier qui s'impose ; la religion ne peut pas, elle non plus, réussir à faire l'impossible ; or la religion est force et impulsion, et non décrépitude et faiblesse. Mais la commune qui se rassemble autour de la table du maître est le lien qui unit les individus à une structure solide ; et rien ne doit s'intercaler entre la commune et les individus. La propriété privée des individus, c'est fini ; tout est rassemblé dans une caisse commune ; et l'argent n'existe plus ; on travaille collectivement et on se nourrit collectivement. C'est la communauté pleine et entière des femmes et des enfants de la commune, où les uns et les autres s'épanouissent ensemble du fait de la religion, qui remplace le mariage entre l'homme et la femme.

C'est ainsi que le communisme et la communauté d'amour ont toujours été liés entre eux et ont toujours été liés avec la religion<sup>22</sup>.

Ce qui se dénomme de nos jours communisme et amour libre, en particulier chez les soi-disant anarchistes communistes<sup>23</sup>, n'est que fantasme de dilettantes, sans aucune possibilité d'existence et sans aucun sens de la réalité et de la réalisation. Le communisme et la communauté d'amour, ou le mariage collectif, des religieux a toujours été à l'époque possible et raisonnable : parce qu'en cela, dans cette troisième forme du mariage, c'est un ordre solide qui est fondé, et qu'il y a la possibilité d'associations plus grandes de s'établir à partir de lui. Mais pourtant ce communisme réel et produit par un esprit démoniaque est sans

---

<sup>22</sup> [Note de Landauer] : La revendication de la communauté des biens, des femmes et des enfants, se trouve déjà, comme chacun le sait, dans l'État utopique de Platon [Œuvre principale de Platon : *Politeia* (État) rédigée autour de 370 avant J.-C., elle est tenue pour la théorie antique fondamentale de l'État – S. W.], et elle est devenue selon toute vraisemblance après toutes sortes de détours de sectes orientales. Cette règle a été enseignée et mise en pratique dans une multitude de sectes "hérétiques" du christianisme. Elle a trouvé une expression particulièrement claire dans la secte panthéiste des libertins à Genève [C'étaient, à l'époque de la Réforme, des partisans d'une tendance spirituelle libre qui s'opposaient à Genève, au réformateur autoritaire Jean Calvin (1509-1564), lequel pratiquait la peine de mort contre ceux qui pensaient autrement que lui. La mise au bûcher de Michel Servet(us) (1511-1553) qui était lié avec eux conduisit à un soulèvement contre le pouvoir de Calvin, qui fut réprimé en 1555 – S. W.]. Une libertine, Benoîte Ameaux, l'épouse d'un conseiller [elle était la femme de Pierre Ameaux, et elle a été accusée de prôner des pratiques adultères – S. W.], se défendit devant le consistoire genevois [un tribunal religieux et moral constitué d'ecclésiastiques et de laïcs – S. W.] par exemple de la manière suivante : la communauté des saints ne sera parfaite que lorsque les choses seront communes ; les biens, les maisons et le corps. C'est donc être aussi sans cœur pour une femme de repousser un homme qui désire des rapports sexuels avec elle que de refuser le manger et le boire à un pauvre. – Chez les Mormons, cette secte très étrange, qui est née au XIX<sup>e</sup> siècle, la polygamie est associée à un curieux mépris de la femme : les épouses ne peuvent participer à la pleine grâce du salut que si elles ont été scellées à un saint, c'est-à-dire si elles en sont les épouses légitimes, et, par miséricorde chrétienne, le saint est tenu de prendre plusieurs femmes.

<sup>23</sup> Fondamental à ce sujet : Volume 2 : "Anarchisme" dans les *Textes choisis* de Gustav Landauer. Édité par Siegbert Wolf. Lich/Hesse, 2009.

cesse mis en échec dès qu'il va au-delà de la tentative. Il n'a pas échoué à cause de l'État ou de l'Église ; ce n'étaient souvent que des aides externes de la nécessité interne. C'est le relâchement du contrôle religieux qui en a porté la responsabilité : c'est la nature qui a fait litière de la religion.

Pourquoi le communisme véritable n'est-il pas viable à long terme ? Parce qu'il existe quelque chose de plus puissant que le souffle de l'illusion religieuse : la nature. La nature qui nous a créés, nous les individus, en tant que réalités – ici, on parle en images ; en quoi devrait-on parler autrement ? Il n'est nul besoin pour moi de dire que ce n'est pas une nature personnifiée qui est à l'origine de la création, cette nature qui ne se laisse pas ignorer, elle et ses instincts primitifs, et qui ne se laisse pas mettre à la longue en congère par le mugissement de la tempête religieuse. Il y a des individus, et l'individu trouve le tout et l'humanité en lui-même et par lui-même ; il n'a besoin de ses semblables que comme il a besoin du monde entier : que ce soit à cause de ses sens en vue de la connaissance, ou que ce soit en tant que nourriture pour sa consommation, l'individu a besoin du monde, et il est le monde. Un demi-monde : car le monde, c'est tout d'abord le couple humain, c'est l'homme et la femme. La nature ne se laisse pas supplanter par la forme spirituelle, même par celle du type démoniaque le plus impératif, et ce qu'elle a déjà créé elle-même comme nécessité éternelle : l'amour, lequel nous entraîne par-delà ce qui est individuel en nous, n'est jamais à la longue l'enfant de l'esprit ; et c'est sans cesse que le vrai rapport inverse se rétablit : à savoir que l'esprit et ses fantasmes, ainsi que ses incarnations sociales, résultent de l'amour, de l'amour disjonctif et exclusif. C'est ainsi que la religion doit sans arrêt se plier à la nature et elle doit admettre les individus et les mariages individuels comme forme fondamentale de la société. L'amour chrétien, l'amour de tout le monde, ne devient une réalité sociale que dans l'amour collectif ; et les institutions de cet amour chrétien sont sans cesse anéanties par l'institution de l'amour sexuel naturel : le mariage.

Mais ce qui a toujours prévalu à toutes les époques, vaut pour notre époque tout particulièrement. Nous n'avons pas de religion et c'est pourquoi nous ne pouvons pas faire la tentative du communisme. Notre socialisme se fonde sur les individus ; nos communes doivent se fonder sur les familles. Notre esprit collectif ne peut se procurer sa sincérité, sa solidité, sa passion et sa capacité d'action, auprès d'une autre illusion que de l'illusion naturelle disjonctive et exclusive de l'amour sexuel. Comment procède-t-elle ? : il n'est pas besoin ici de s'interroger là-dessus. Ici, il n'est pas question des processus dans la conscience de l'individu, mais du chassé-croisé entre les individus. On a en effet déjà fait remarquer que c'est la mémoire qui fait passer, par des gradations de plus en plus légères, l'amour du mariage à la commune, au peuple, à l'humanité. Celui à qui cela paraît trop mystérieux pourrait exprimer la même chose avec d'autres mots en disant que le bonheur à la maison et la santé de l'étroite communauté de vie nous qualifient pour l'équité et une vie communautaire intensifiée.

Lorsque le socialisme renaquit à notre époque, il était tout d'abord lié à une réaction religieuse contre les Lumières françaises, contre Voltaire<sup>24</sup>. On ne peut pas du tout comprendre Fourier<sup>25</sup>, les saint-simoniens<sup>26</sup>, Pierre Leroux<sup>27</sup> et d'autres, si l'on ne sait pas que leur communisme et leur communauté des femmes étaient liés à la tentative d'inventer une théocratie quelconque, une nouvelle religion d'État.

---

<sup>24</sup> Voltaire (1694-1778), l'auteur le plus influent des Lumières françaises et européennes.

<sup>25</sup> Charles Fourier (1772-1837), socialiste primitif, précurseur du socialisme libertaire, représentant de l'égalité de droits entre l'homme et la femme.

<sup>26</sup> Partisans du socialiste primitif, Henri de Saint-Simon (1760-1825), socialistes primitifs eux-mêmes. L'école de pensée des saint-simoniens fut importante durant les années 1830 et 1840.

<sup>27</sup> Pierre Leroux (1797-1833), philosophe et socialiste français.

Ces socialistes primitifs ne pouvaient donc pas imaginer une solution de la question sociale sans propriété collective en économie et en amour<sup>28</sup>. Le premier socialiste qui est passé de la religion à la nature, du communisme à l'individualisme, de la communauté des femmes au mariage, du caractère étouffant des brumes de la religion, lesquelles n'étaient plus authentiques mais des produits artificiels fabriqués dans des cornues, à la clarté de l'esprit, fut Proudhon<sup>29</sup>.

Mais Proudhon a aussi examiné à son époque le même tableau qui nous est offert de nouveau aujourd'hui. Il a vécu, comme nous le vivons, à quel état d'âme et de société les tendances communistes prennent leur source dans notre époque. Pour le communisme, il n'y a aucune possibilité ; il manque les conditions spirituelles pour qu'il puisse parvenir ne serait-ce qu'aux débuts, lesquels échoueraient ensuite toujours à cause de la nature. Mais pour un genre d'imitation et de déformation prolétariennes-gitanes du communisme, la nécessité réside dans la décrépitude et le déclin spirituel et social de notre époque. Le communisme authentique serait une solide structure de l'ordre ; le mode de vie gitan est l'absence d'ordre et le manque de stabilité, de même que le communisme quelconque, qui ne se fonde pas sur les sectes ou les communes, est un dilettantisme impuissant et la plupart du temps du pur bavardage. La répugnance à l'égard du mariage, à l'égard de cette libre association, à l'égard de ce dévouement et de cette réunion pour la vie, répugnance avec laquelle on fait souvent cependant de nécessité vertu et propagande, est un symptôme de dissolution chaotique. Faire aussitôt de la détresse des mères qui sont abandonnées par ceux qui les ont mises enceintes, et qui sont livrées à la misère, une nouvelle théorie et une nouvelle éthique sexuelle, qui sont prônées sous le nom de protection maternelle et qui, comme je le disais, ne veulent rien d'autre que supprimer la paternité, j'appelle cela un signe inquiétant du déclin spirituel et social de notre époque

Mon intention ici n'est pas de critiquer la vie privée de qui que ce soit ou de lui donner des conseils ; mais le devoir du socialiste est de saisir dans leur cohérence les choses que chacun considère comme son affaire privée, comme sa mésaventure personnelle ou bien comme ce dont il a envie. Si je dis : dans notre situation, nos prolétaires deviennent obtus, soumis, grossiers, extraordinairement et à un degré de plus en plus croissant alcoolisés – est-ce une attaque contre la liberté personnelle de quiconque ? Eh bien, de même que je dis que c'est un signe de notre époque que, avec l'ancienne religion et morale, tout soutien, toute sainteté, toute fermeté de caractère, se sont perdus pour de larges couches ; que la famille est rongée par la destruction ; que les femmes sont entraînées dans le tourbillon de la sensualité superficielle, de la soif de plaisirs décorative et haute en couleurs ; que c'est, guidée par la science et la technique, la sexualité sans enfants qui prend la place de l'accroissement démographique naturel et irréflecti dans toutes les couches de la population ; que, chez les prolétaires et les bourgeois, le mode de vie gitan s'empare précisément des meilleurs, lesquels

---

<sup>28</sup> [Note de Landauer] : La géniale Rahel Varnhagen [von Hense (1771-1833), écrivaine juive-allemande, représentante des Lumières européennes, plaida pour l'émancipation du judaïsme et des femmes. Elle tint à partir de 1790 à Berlin un salon littéraire, un lieu de rencontres important de la scène artistique, littéraire et culturelle de cette époque – S.W.] fut également influencée par ce camp, et en outre par les romantiques allemands dans lesquels quelque chose de semblable moussait, mais sans aucun véritable zèle pour le réaliser, ainsi que par les intermédiaires entre les romantiques et la Jeune Allemagne ["Junges Deutschland" : un mouvement littéraire et libéral aux alentours de 1830 – S.W.], qui se lancèrent fortement dans la rhétorique. Je n'aborde pas toutefois la position dont Mühsam se réclame ; en partant du fait qu'il cite de manière incomplète des paroles qui sont difficiles à comprendre et qu'il omet la position initiale la plus importante, il s'ensuit pour moi qu'il n'a pas compris quand il l'a prise complètement comme s'appliquant à son cas. Rahel représente une fermentation vraiment vigoureuse et la confusion d'une grande nature ; elle fut importante dans sa pensée, à savoir dans le travail de la pensée ; ce qu'elle a pensé, le contenu qui a résulté de cette activité qu'elle a déployée de manière passionnée, n'a pas besoin d'être pris de manière par trop formelle.

<sup>29</sup> Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), un "classique" de l'anarchisme, antisémite et misogyne. À cet endroit, Landauer rejoint la position misogyne de Proudhon.

ne supportent plus de faire un travail constamment dépourvu de joie dans les conditions existantes ; je dis que tout cela, dans toutes les couches de la société, ne reste plus simplement du domaine du social, de la relation entre les hommes, mais que cela commence à s'emparer des corps individuels et à rendre les hommes neurasthéniques, hystériques ou encore gravement malades. Tout cela représente la description nécessaire de notre état ; et contre tout cela, il n'y a pas d'autre sauvetage que le renouvellement de l'esprit, de la société et des corps, que nous résumons sous le terme de socialisme.

Et c'est ainsi que je parle, comme étant l'incarnation d'une foule de phénomènes individuels qui me ramènent à l'unité, à la communauté ou à l'interaction, des femmes dégénérées, libérées et déracinées, et de leur cortège d'hommes, qui crient sur les toits leur modification fréquente de partenaires, et qui veulent mettre le plaisir du changement à la place de la famille, l'absence de limites à la place de l'obligation volontaire, la maternité garantie par l'État à la place de la paternité. Bachofen<sup>30</sup> par-ci, Bachofen par-là : dans les civilisations dans lesquelles les hommes ne se contentent pas du rôle d'étalon anonyme, et aussi chez les mammifères supérieurs, on ne va pas chercher les enfants sur la cheminée et ils ne sont pas issus du couvoir chaud des fêtes gitanes et des après-midi de carnaval, mais ils ont un père et une mère. Je ne veux rien savoir d'un socialisme dans lequel la maison parentale est supprimée et le père réel remplacé par un père idéal au ciel ou dans le comité de direction de la commune. Savons-nous donc si nous tolérons ce qui commence à faire rage, en tant que succédané du manque d'esprit, à l'intérieur des institutions de contrainte et de pouvoir qui sont venues y remédier : la liberté du plaisir irresponsable ? Si le tourment et l'ennui les plus horribles, la faiblesse la plus décrépite et l'absence d'entrain amorphe ne doivent pas être le résultat de tout cela ? L'esprit a besoin de liberté et il porte la liberté en lui : là où l'esprit crée des unions comme la famille, la coopérative, le groupement professionnel, la commune et le peuple, là l'humanité, à partir de la liberté et des obligations des individus envahis par l'esprit, et qui sont entraînés par leur instinct naturel le plus puissant, aura établi en tout premier lieu la forme fondamentale de toutes les associations sociales : le mariage. Le mariage a été ; il est, même s'il est assez rare ; et il sera.

---

<sup>30</sup> Johann Jakob Bachofen (1815-1887), juriste, archéologue, théoricien du droit maternel. Œuvre principale : *Das Mutterrecht : eine Untersuchung über die Gynaiokratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur* [Le droit maternel : une recherche sur le matriarcat du monde antique d'après sa nature religieuse et juridique], Stuttgart, 1861.



## Note sur : Ludwig Berndl, *Quelques remarques sur la psychanalyse.*

“*Der Sozialist*”, 01. 07. 1911.<sup>31</sup>

Qu’il me soit ici permis une note, à moi qui ai fait état en premier dans *Der Sozialist*<sup>32</sup> de la folie criminelle des psychanalystes. – Celui qui n’est pas en contact avec ces cercles n’a aucune idée de leur activité. – L’un des pires freudiens, un neurologue<sup>33</sup> qui s’est débrouillé pour se faire connaître au point qu’il lui a été même possible de s’attaquer<sup>34</sup>, dans un journal respecté, à une jeune fille que ses proches parents avaient enlevée à son influence débilitante, était là donc comme une dame qui se figeait parce qu’elle avait mis sa cigarette à l’envers dans la bouche. Par inadvertance, c’est ce que, nous les imbéciles, nous disons. En raison d’un “complexe”, dit l’analyste de l’école freudienne. Il s’écriait horrifié : « Pouah ! Qu’est-ce qui s’agite là en toi ! » - Il n’y a pas à décider s’il est allé de la folie à la psychanalyse ou bien de la psychanalyse à la folie. – Pour écrire cette note, j’ai pris connaissance de la feuille manuscrite : *Note au verso*. Il vaut mieux ne pas penser quelle sorte de conclusions sur ma nature cachée le freudien tire de cela !

---

<sup>31</sup> Ludwig Berndl (1878-1946), écrivain philosophe, ami et partisan de Landauer. Tous deux apprirent à se connaître dans le cercle qui gravitait autour de l’anarchiste et féministe suisse Margarethe Faas-Hardegger (1882-1963). Berndl qui avouait ne pas s’être penché de manière intensive sur la psychanalyse jusqu’ici, dénigrait celle-ci dans son article : *Einige Bemerkungen zur Psycho-Analyse* [Quelques remarques sur la psychanalyse] (*Der Sozialist*, 01.07.1911) en la traitant de « spéculation dévergondée » et d’affaire “prétentieuse”. Sa compréhension de la psychanalyse se résumait aussi à la “sexualité”. Berndl écrit : « Le futur critique du freudisme que nous appelons de nos vœux constatera que le soi-disant transfert est un phénomène ainsi dénommé par Freud mais qui doit être en réalité désigné tout à fait autrement, et il le condamnera ; et le fait donc que la psychanalyse soit une affaire plus d’excitation intellectuelle que de science, se révélera de plus en plus clairement avec le temps. ». Landauer soutient également cette opinion. Erich Mühsam notait, scandalisé, dans son journal en date du 01.07.1911 : « Le nouveau numéro du *Sozialist* dans lequel Landauer continue ses insolences à l’égard de Johannes [Nohl (1882-1963) et son article : *Les discours de Fichte à la nation et l’appel de Landauer en faveur du socialisme*, dans *Der Sozialist*, 01.06.1911 – S.W.] et où Berndl concocte un article effrontément superficiel à propos de la psychanalyse. Une note de bas de page de Landauer, dans laquelle il étale ouvertement des informations privées sur la manière d’Otto Gross de chercher des symboles dans les gestes, complète les obscénités de Berndl. » (NL Mühsam). Voir aussi la lettre de Gustav Landauer à Erich Mühsam du 10.07.1911 [Extrait dans ce même volume].

<sup>32</sup> Voir plus haut.

<sup>33</sup> Il est question du psychanalyste et anarchiste Otto Gross (1877-1920), membre du “Sozialistisches Bund” de Munich.

<sup>34</sup> La première fois que Landauer s’exprimait sur Otto Gross, c’est dans une lettre à son amie Margarethe Faas-Hardegger d’octobre 1908. Dans cette lettre, il se réfère à l’article de Gross : *Elterngewalt* [Le pouvoir des parents] qui venait de paraître dans la revue *Die Zukunft* [L’Avenir] de Maximilian Hardens, et dans lequel il prenait en vain le parti de sa jeune patiente, Elisabeth Lang (née en 1889), âgée de 19 ans, et fille du sculpteur munichois Hermann Lang (1856-1916). Les parents enlevèrent la fille à l’influence de Gross qui selon eux était nuisible et ils la firent entrer dans la clinique psychiatrique de Tübingen. Landauer, qui connaissait la famille Lang, se solidarisa avec les parents. Il mettait en garde Gross à qui on avait imputé le suicide de Charlotte (Lotte) Hattemer (1876-1906), une pionnière du mouvement de la communauté d’Ascona, parce qu’il lui avait procuré le poison mortel.

## Lettre de Gustav Landauer à Erich Mühsam du 10.07.1911

[Extrait] (GLAA 137)<sup>35</sup>

Cher Mühsam<sup>36</sup>,

Dans ta lettre, que j'ai reçue aujourd'hui, tu as fait usage de tout ton esprit chevaleresque et de toute ta déférence à l'égard de monsieur Nohl<sup>37</sup>, de sorte qu'il ne me reste pas grand chose à faire. Le fait que je te réponde calmement par cette lettre et que je me résigne pour ainsi dire au rôle de l'accusé qui se défend est redevable au respect que j'ai pour ton cœur et à nos relations amicales qui durent depuis de longues années. Mais j'écris ce qui suit maintenant à une condition pour laquelle je dois te demander qu'elle soit parfaitement satisfaite : je ne donne des éclaircissements ni à monsieur Nohl, ni à quiconque d'autre, mais seulement à toi : cette lettre, qui t'es parvenue, n'a été écrite que pour toi et je te prie de ne faire part ni de cette lettre ni de quoi que ce soit de son contenu à quiconque. Je peux en rabattre de mon orgueil vis-à-vis de toi parce que tu t'es grossièrement trompé, que ce soit par ta faute ou par celle des autres.

J'ai procédé vis-à-vis de monsieur Nohl de façon loyale, hyper-loyale. [...]

Je ne vais pas rentrer dans les détails et me défendre contre de mauvaises interprétations de ta part, et pas même contre ton insinuation de "vagues allusions" ! Nous avons tous deux déjà vécu<sup>38</sup> tout cela autrefois et là aussi il y a eu une campagne de calomnie : premièrement à cause de l'état pathologique de monsieur Nohl ; mais deuxièmement en raison d'une contradiction entre nous sur un point très important pour le socialisme et pour nos peuples ; une contradiction objective que je n'ai pas l'intention de masquer. Là où il s'agit de ton toi propre, je n'exige de toi ni assentiment, ni même ne serait-ce que compréhension ; mais je dois faire attention, ce qui est la condition de l'avenir de nos relations ; et j'espère donc nécessairement que tu reconnaîtras que tu m'as causé un tort cuisant, ou alors nos relations prendront fin.

Psychanalyse ! Quelques mots sur elle ! J'en sais plus que tu ne crois à son propos et j'ai reçu chez moi la femme que Gross a ouvertement attaquée<sup>39</sup>. J'ai été violent vis-à-vis de Gross comme on ne peut que l'être, et aussi violent que tu l'es en permanence vis-à-vis d'hommes que tu ne considères pas comme des modèles et non plus comme des individus, pour l'amour d'une grande cause. Si tu étais quelqu'un comme Tolstoï<sup>40</sup>, tu aurais raison de me faire des reproches ; mais me faire des reproches uniquement parce que Gross est pour moi l'archétype de ce monde que je combats à outrance, et toi non, - tu n'en as pas le droit, mais tu devrais te dire : ce que Landauer fait, il le fait pour l'amour de l'objectivité.

---

<sup>35</sup> Reproduit dans : LBr I, pages 370 et suivantes. [Extrait]

<sup>36</sup> Pour la personne en question, voir plus haut.

<sup>37</sup> Johannes Nohl (1882-1963), écrivain et anarchiste, très ami avec Erich Mühsam, cofondateur des deux groupes socialistes munichoïses : *Anarchist* et *Tat*.

<sup>38</sup> Johannes Nohl : *Fichtes Reden an die deutsche Nation und Landauers Aufruf zum Sozialismus* dans *Der Sozialist*, 01.06.1911. Voir également : La note de Landauer à : *Ludwig Berndl, Einige Bemerkungen über die Psycho-Analyse*, dans *Der Sozialist*, 01.07.1911 [Extrait dans ce même volume] ; la réponse de Landauer : *Gott und der Sozialismus* [Dieu et le socialisme] dans *Der sozialist*, 15.06.(I), 01.07.(II) et 15.07.1911(III).

<sup>39</sup> Il s'agit d'Elisabeth Lang (née en 1889) de Munich que Gross a suivi en thérapie en 1907/08 (voir plus haut). À la fin novembre 1908, Elisabeth Lang rendit visite aux Landauer à Hermsdorf (Berlin), pour y rencontrer Margarethe Faas-Hardegger qui voulait la prendre près de soi durant l'été 1908.

<sup>40</sup> Leo N. [Lev Nikolaïevitch] Tolstoï (1828-1910), écrivain russe, anarchiste religieux, pédagogue réformiste libertaire.

De ton point de vue, tu peux naturellement ne pas apprécier Berndl<sup>41</sup> à sa juste valeur. Le fait est que son article avait été écrit sans que j'y sois pour rien, et qu'il se révèle être le travail de l'un des jeunes hommes les plus exceptionnels et les plus vigoureux que nous ayons. En comparaison avec ce que l'on peut encore attendre de lui, il n'est qu'un travail accessoire mineur ; mais, cela dit, il montre cependant les griffes du lion ; et si tu ne remarques pas ça, c'est qu'il y a pour ton parti pris évident des raisons peut-être objectives, mais finalement tout à fait personnelles.

Encore une chose : que cette tournure de phrase répétée est médiocre et tout à fait indigne de toi : c'est *ainsi* que Landauer répond à un article qui faisait l'éloge de son livre<sup>42</sup> ! Si tu ne remarque pas *cela*, à savoir que chaque mot et chaque ton est écrit pour l'amour d'une cause, d'une cause très importante ; si tu ne remarques pas que, d'après ce que j'ai écrit, je suis l'homme qui aurait volontiers rencontré personnellement J.[ohannes] N.[ohl] et qui aurait discuté de tout le reste avec lui au cours de longues conversations, si tu ne remarques pas la manière furieuse avec laquelle tu as tout lu avec les yeux de quelqu'un d'irrité et de victime de persécutions, comment tu as lu apparemment ces longues et sérieuses considérations avec mécontentement pour y trouver seulement des mots pleins de fougue que tu peux interpréter comme étant de la méchanceté personnelle, si tu ne remarques pas tout cela, tu n'es pas une exception, mais tu n'es qu'un parmi la plupart des hommes. Car c'est ainsi qu'ils sont presque tous, c'est ainsi qu'est monsieur Zack<sup>43</sup>, c'est ainsi qu'est monsieur A et que sont messieurs B jusqu'à Z.

Bon, maintenant c'est assez. Si tu ne peux-tu pas tolérer que je sois dans le domaine de ces choses-là comme je suis et comme je veux apparaître, si tu ne peux pas supporter que je me comporte ici sans cesse avec sévérité et que je doive te faire du mal ; si tu ne peux donc pas réparer ce que tu as fait contre moi, alors il est indifférent que tu répondes ou non à cette lettre<sup>44</sup>. [...]

Je te salue ! Ton  
Gustav Landauer

---

<sup>41</sup> Voir plus haut.

<sup>42</sup> Il s'agit du livre de Landauer : *Aufruf zum Sozialismus. Ein Vortrag*, Berlin 1911.

<sup>43</sup> Bernhard Zack (1868-1945), de Treptow (Berlin), libraire-éditeur, anarchiste, cofondateur en 1910 de l'"Union des anarchistes individualistes". Éditeur des écrits de l'écrivain anarcho-individualiste John Henry Mackay (1864-1933) de même que de l'écrivain philosophe et anarcho-individualiste Salomo Friedlaender (*Mynona*) (1871-1946) (voir à ce sujet aussi le volume 2 : "Anarchisme" dans *Écrits choisis* de Gustav Landauer, publié par Siegbert Wolf, Lich/Hesse 2009).

<sup>44</sup> Voir aussi les notes du journal d'Erich Mühsam en date des 11, 12 et 13.07.1911 (NL Mühsam). Avec l'entrée du 12.07.1911, il confiait à son journal : « Je n'ai pas encore écrit à Landauer, mais je veux absolument le faire aujourd'hui. Cette histoire me préoccupe beaucoup et j'en souffre. Pour quoi tous ces malentendus sont-ils nécessaires ? Nous voulons créer un nouveau savoir-vivre, de nouvelles relations entre les hommes, alors qu'il n'y a pas d'entente honnête, libre et belle, possible parmi nous. ».

## Lettre de Gustav Landauer à Martin Buber du 01.09.1911

[Extrait] (GLAA 137)<sup>45</sup>

Cher Buber,

Pour que je n'oublie pas : vous avez certainement lu les nouvelles d'Italie<sup>46</sup>. Croyez en mon amitié quand je vous dis ce que vous vous êtes déjà dit sûrement tous les deux : vous ne devriez pas y aller cette fois-ci.

J'en viens maintenant à nouveau à ma demande de me remplacer à la rédaction<sup>47</sup>, ou bien, si vous le voulez, de me donner votre expertise, laquelle sera nécessairement pour moi décisif, car cette fois-ci le cas est compliqué.

Et donc : j'ai qualifié de fou<sup>48</sup> ce Dr. Gross<sup>49</sup> dans *Der Sozialist*, et j'avais de bonnes raisons de le faire. (Du reste, je suis désolé, mais j'étais fondé à croire qu'il était en maison de santé<sup>50</sup>, je ne l'ai pas désigné par son nom, je l'ai pris seulement pour modèle et je ne pouvais pas penser qu'il aurait l'occasion de voir l'article). Il y en a encore quelques jours, lorsque j'ai parlé avec Mühsam<sup>51</sup>, lui qui m'avait fait, entre autres, les reproches les plus violents à cause de la polémique contre les psychanalystes bien-aimés<sup>52</sup>, m'a raconté une nouvelle rencontre avec Gross et il m'a fait en passant la remarque qu'il était vraiment fou sans le moindre doute ; il a mis ça sur le compte d'une consommation excessive de poisons<sup>53</sup>.

Ce Dr. Gross a maintenant écrit dans une quelconque clinique psychiatrique l'article ci-joint que j'ai reçu aujourd'hui<sup>54</sup>.

Lorsque je l'ai feuilleté, et que je l'ai trouvé complètement objectif, je n'ai eu aucun doute sur le fait qu'il devait être accepté, et, dans ce cas, je n'aurais pas eu besoin de vous mettre à contribution. Je suis ensuite allé me promener et, chemin faisant, je me suis fait la réflexion qu'il était pourtant hors de question que quelqu'un qui est susceptible de collaborer

---

<sup>45</sup> Reproduit dans : LBr I, pages 381 et suivantes. [Extrait]

<sup>46</sup> Une épidémie de choléra sévissait en Italie depuis le début de l'été 1911. De nombreux touristes, parmi lesquels Thomas, Katja et Heinrich Mann, qui prenaient leurs vacances à Venise, interrompirent prématurément leur séjour en Italie. Thomas Mann a utilisé cet événement dans sa nouvelle : *Der Tod in Venedig* [La mort à Venise] (1912).

<sup>47</sup> Il s'agit de la rédaction du journal berlinois bimensuel libertaire, publié par Landauer depuis 1909 (jusqu'en 1915) : *Der Sozialist*.

<sup>48</sup> Dans une note de Gustav Landauer relative à l'article de Ludwig Berndl : *Einige Bemerkungen über die Psycho-Analyse*, dans *Der Sozialist* du 01.07.1911 [reproduit dans le présent volume]. Voir aussi la lettre de Gustav Landauer à Erich Mühsam du 10.07.1911. [Reproduite dans le présent volume].

<sup>49</sup> Il s'agit du psychanalyste libertaire Otto Gross (1877-1920), dont Landauer écrivait le nom de manière constamment erronée. [En effet à chaque fois que le nom de Gross apparaît, Landauer l'écrit Groß (NdT) (!!!)].

<sup>50</sup> En 1908, Otto Gross s'était rendu pour une cure de désintoxication à Burghözli, une clinique psychiatrique de Zurich. Il échappa cependant à une analyse auprès du psychiatre de là-bas, C.[arl] J.[ung] (1875-1961) après quelques semaines en prenant la fuite.

<sup>51</sup> Le 25.08.1911 (voir les entrées du journal d'Erich Mühsam en date des 25 et 26.08.1911. NL Erich Mühsam).

<sup>52</sup> Voir plus haut.

<sup>53</sup> Otto Gross passait depuis longtemps pour un consommateur de cocaïne très dépendant.

<sup>54</sup> Gross répondit aux violentes attaques que Landauer lança contre lui dans *Der Sozialist* par l'article : *Zur Überwindung der kulturelle Krise* [Pour surmonter la crise culturelle], dont Landauer refusa la publication dans *Der Sozialist* et qui parut ensuite dans la revue littéraire-politique de Franz Pfemfert : *Die Aktion* (Berlin-Wilmersdorf) (2 avril 1913). Dans l'avant-propos de cet article programmatique, il était dit : « Ces lignes sont une réponse (tardive) à une attaque que Landauer a dirigée dans *Der Sozialist* contre la psychanalyse et contre moi et que j'ai dû laisser à cette époque-là sans réponse étant donné que monsieur Gustav Landauer à refusé la publication de mon article dans sa feuille. Je n'aborde aujourd'hui que l'aspect objectif de l'attaque. Pour ce qui concerne l'aspect personnel, la seule chose que je puisse dire, c'est que monsieur Landauer a déformé la vérité de manière abjecte. ».

à *Der Sozialist* soit qualifié de fou, et je me suis donc décidé de donner satisfaction à l'homme et j'ai établi déjà dans ma tête la courte explication que je voulais écrire. Mais ce soir, j'ai lu l'article, et je dois maintenant pouvoir vous dire pourquoi je me tourne vers vous ; ne vous laissez pas influencer : cette élucubration m'a fait penser non pas à de la folie, mais à de la débilité mentale. Mis à part la pauvreté de l'allemand : une pensée pitoyable, une combinaison de mots misérable et creuse qui pose les choses les plus mystérieuses et les plus compliquées comme quelque chose de très simple et d'indubitable, bref : du dilettantisme dans un jargon scientifique qui séduit justement si facilement des gens incultes à cause de son caractère absolu et savant. Si l'article ne me concernait pas, il ne fait aucun doute que je le refuserais. Je n'ai en vérité pas le droit, pour la raison que l'on pourrait mal interpréter mon attitude et que j'aurais vexé un homme qui est cependant toujours un être vivant, de présenter cet article à nos lecteurs. Je vous prie donc de me donner votre avis. Mettez-vous à la lecture en supposant que mon jugement est troublé par des connaissances non pertinentes et du parti pris, et si vous trouvez que l'article doit être publié, eh bien il sera publié. [...]

Pour votre information, je joins le numéro de *Der Sozialist* qui contient l'article qui a conduit à la réponse du Dr. Gross<sup>55</sup>.

Les salutations les plus cordiales à vous deux<sup>56</sup> de la part de ma femme<sup>57</sup> et de votre Gustav Landauer.

## Lettre de Gustav Landauer à Martin Buber du 18.09.1911

[Extrait] (GLAA 115-116)<sup>58</sup>

Cher Buber,

Aujourd'hui, votre lettre est finalement arrivée chez moi. Elle a suivi madame Faas<sup>59</sup> qui était en voyage ; celle-ci l'a ensuite certainement laissée en plan encore pendant plusieurs afin d'y joindre une lettre d'accompagnement.

Dans l'affaire Gross, je dois maintenant prendre ma décision tout seul<sup>60</sup>, mais elle m'a été rendue facile grâce à votre expertise<sup>61</sup> ! C'est absolument à la justice naturelle de trancher

---

<sup>55</sup> Note de Gustav Landauer relative à l'article de Ludwig Berndl : *Einige Bemerkungen über die Psycho-Analyse*, dans *Der Sozialist* du 01.07.1911 [reproduit dans le présent volume].

<sup>56</sup> Celle qui est aussi incluse dans les salutations, c'est l'écrivaine et compagne depuis de longues années de Martin Buber, Paula Buber, née Winkler, alias Georg Munk (1877-1958). Les deux familles, les Landauer et les Buber, étaient amies.

<sup>57</sup> La poétesse et traductrice Hedwig Lachmann (1865-1918).

<sup>58</sup> Publié dans LBr I, pages 383 et suivantes.

<sup>59</sup> Margerethe Faas-Hardegger (1882-1963), libertaire et féministe suisse.

<sup>60</sup> Il s'agissait de savoir si la réponse d'Otto Gross aux attaques personnelles de Landauer (voir plus haut) devait être publiée dans *Der Sozialist*. L'article de Gross : *Zur Überwindung der kulturelle Krise* parut ensuite en 1913 dans la revue publiée par Franz Pfemfert (1879-1954) : *Die Aktion* (3 avril 1913).

<sup>61</sup> L'expertise de Martin Buber, que Landauer lui avait demandée dans sa lettre du 01.09.1911 [extrait dans le présent volume] est la suivante : « En tant que *contribution* pour *Der Sozialist*, ce truc ne convient absolument pas ; c'est un numéro de frime creux et inconsistant. Et on ne peut donc que lui opposer un refus. Mais je ne peux et je ne dois pas me prononcer sur le fait de savoir s'il peut être refusé en tant que *réponse*, parce que l'expérience me fait défaut pour être au courant de la manière dont on se comporte avec de telles choses quand on publie une feuille ; au-delà de l'expérience, je dois dire que cela me semble juste d'apporter une réponse concise et objective, même si, en tant que déclaration de nature intellectuelle, elle est de qualité inférieure. Mais peut-être est-ce là une justice tout à fait abstraite et inadaptée. » (dans : LBr I, page 383).

et l'expérience ne peut rien y changer. La seule chose, c'est que la justice ne doit pas être un problème abstrait, mais que l'affaire doit être exposée dans son ensemble avec toutes ses particularités objectives. Et l'affaire est la suivante : celui qui est attaqué sur la base d'opinions scientifiques, c'est Freud<sup>62</sup>, et pas Gross. Gross a été attaqué de façon tout à fait personnelle à cause de certains incidents, et il ne les aborde pas. Toujours est-il que c'est Gross en tant que disciple de Freud qui est atteint dans ses convictions scientifiques. Et alors la question se pose maintenant : la justice exige-t-elle que, *quand des idées sont critiquées*, celui qui a fait l'objet de cette critique puisse lui opposer une contre-critique, une répétition de ses idées, peu importe si l'article qu'il envoie est mauvais ? Et là je trouve que la justice ne l'exige pas plus que l'usage. Ce qui intervient ici plutôt et de loin, c'est le droit et le devoir du rédacteur en chef de considérer si le travail est publiable et s'il est approprié à la feuille. Dans cette affaire, on placera les limites encore plus loin et nous dirons : en d'autres circonstances, l'article ne serait pas assez bon pour moi, mais dans ces circonstances-là, il doit paraître et recevoir une réponse ; mais s'il répond ensuite à nouveau de manière insuffisante, alors le truc ne sera plus accueilli. Mais si la limite extrême de l'indigence est dépassée selon un constat objectif, l'on dira comme la première fois : non, cette contribution ne doit pas être présentée aux lecteurs.

Et donc, il s'est agi pour moi de vous entendre pour savoir si la contribution n'est pas simplement mauvaise, mais mauvaise outre mesure. Je crois pouvoir conclure, d'après ce que vous avez dit, que ce c'est là votre opinion impartiale. J'ai par conséquent un jugement sur l'objectivité duquel je peux compter ; je veux bien porter tout seul la responsabilité du reste.

Quand nous revoyons-nous ?

Salutations cordiales de maison à maison !

Votre

Gustav Landauer.

---

<sup>62</sup> Sigmund Freud (1856-1939), fondateur de la psychanalyse, critique de la civilisation et de la religion. Les nationaux-socialistes l'expulsèrent de Vienne en 1938 et il émigra à Londres.